

L'orateur

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **70 (1931)**

Heft 43

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224176>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

geait pas. Et si l'idée qu'elle saurait mieux que les autres échapper aux rencontres possibles se cachait dans un petit recoin de sa conscience, elle avait du mérite quand même.

Chaque soir, cependant, elle reculait autant que possible l'heure de son sacrifice, mais ce n'était pas toujours facile de gagner du temps. A partir de neuf heures et demie sa mère commençait :

— Marie-Rose, le seau.

— Oui, maman, dès que j'aurai fini d'apprendre ma leçon.

Neuf heures et demie :

— Marie-Rose ! La poubelle !

— Oui, maman, j'avais oublié un devoir !

Dix heures moins un quart :

— Marie-Rose ! La poubelle !

— Oui, maman, j'y vais.

Elle y allait. Mais elle passait d'abord par sa chambre. Là, il lui fallait rattacher une mèche pendante, car si le malheur faisait qu'elle rencontrât quelqu'un, il ne fallait tout au moins pas qu'on la prenne pour une souillon. Et puis il fallait se laver les mains ! Se laver les mains, pour descendre une boîte à ordures ! Eh oui, on ne pouvait jamais prendre assez de précautions.

— Marie-Rose, tu te couches ?

— Non, maman !

— Qu'est-ce que tu fais donc ? N'oublie pas la poubelle !

— Oui, maman !

Mais Marie-Rose ne se dépêchait pas. Il y avait encore quelques minutes à faire passer avant que la lumière de l'escalier ne fût éteinte par le concierge et remplacée par la minuterie.

Enfin l'heure du supplice arrivait. Résolument Marie-Rose allait à la cuisine. Elle maugréait un peu parce que jamais le couvercle n'était mis comme il fallait, bien adapté, sans danger de tomber en route. Enfin elle empoignait l'anse du seau. « Et allez donc », se disait-elle en manière d'encouragement.

Elle allait... jusqu'à la porte de l'appartement; pas plus loin pour commencer. Là, elle posait la boîte à ordures; ensuite elle fermait la lumière de son corridor; enfin elle entr'ouvrait la porte du palier. Elle écoutait. Si le silence était rassurant elle se glissait au dehors. Nouvel arrêt, cette fois pour s'habituer à l'obscurité. Puis, lorsque la grande fenêtre qui était à mi-étage commençait à se dessiner, elle se mettait en route, tenant la poubelle d'un côté, la rampe de l'escalier de l'autre. Il ne s'agissait pas de tomber.

Tout au long des cinq étages, elle descendait en courant, en volant. Elle était arrivée à atteindre une rapidité foudroyante. L'idée que quelqu'un pourrait à cet instant là, sortir, ou rentrer chez soi, lui donnait des ailes !

Arrivée au bas de l'escalier, elle se glissait sous la voûte, entrait dans la cour, marchait d'un pas rapide vers le grand réceptacle dans lequel elle devait vider son seau.

C'est à ce moment qu'un jour, comme elle se précipitait au travers de la cour... elle entra presque en collision avec une forme noire que, dans l'ombre, elle n'avait point vue !

Elle s'arrêta, figée sur place... une voix fit entendre un :

— Pardon, mademoiselle; des plus corrects.

Et elle aperçut le mouvement d'une main qui soulevait un béret, un béret d'étudiant.

Pauvre Marie-Rose suffoquait ! Rencontrer quelqu'un ici... et le rencontrer lui !! Oui, lui, l'homme que plus qu'aucun autre au monde elle n'aurait voulu rencontrer là : lui, le jeune homme chic du second, lui, l'être vers lequel tous ses rêves de jeune fille prenaient leur essor; lui, ce modèle à la fois de l'étudiant, et du sportsman, et de l'homme du monde ! Lui, que même dans les salons elle espérait à peine rencontrer parce que leurs deux mondes ne roulaient pas tout à fait dans le même orbite !

D'un geste machinal, la main libre de Marie-Rose, celle qui ne tenait pas le seau, se porta à son visage comme pour le cacher ! La chose étant impossible, elle se borna à se mordre les doigts très fort, manière comme une autre de réprimer ses émotions, dit-on.

Mais le jeune homme qui avait vu le geste l'avait mal interprété, et croyant qu'elle allait lui donner poliment la main, il fit de son côté le mouvement de lui tendre la sienne. La main de Marie-Rose s'abaissa rapidement, mais une seconde trop tard... le jeune homme retirait la sienne.

Si l'ombre n'avait pas effacé toute couleur, l'on eût vu le visage de Marie-Rose du plus beau rouge écarlate. Le visage du jeune homme au contraire était pâle; peut-être à cause de la blanche lumière de la seule petite étoile qui eût place pour regarder au fond de ce sombre puits qui s'appelle une cour dans les grandes villes.

A nouveau le jeune homme tendit la main :

— Entre gens du même métier, s'excusa-t-il. Et sa voix claire et point embarrassée faisait contraste avec les sentiments de Marie-Rose.

Après avoir prononcé ces paroles, le jeune homme se pencha légèrement. Un bruit sec, métallique, résonna sur le pavé de la cour. Oh, stupeur ! Marie-Rose en faillit tomber à la renverse ! Le jeune homme venait de poser à terre un seau identique au sien. Lui aussi descendait quotidiennement la poubelle familiale et venait la vider dans la cour ! Était-ce possible ?

Elle en eut la preuve, car la voix du jeune homme reprenait galement :

— Après vous, Mademoiselle !

Et d'un geste plein de grandeur, que Marie-Rose devinait dans l'ombre, il découvrait le grand réceptacle où le contenu des seaux particuliers venait se déverser.

Puis, comme s'il n'avait pas fait assez, le jeune homme empoigna le seau de la jeune fille et le vida. Ensuite il vida le sien. Ce fut elle qui remplaça les couvercles.

— Voilà ma B. A. pour aujourd'hui, dit alors le jeune homme. La vieille Lisa qui nous sert est toute cabossée, toute éreintée, je n'aime pas qu'elle porte ce fardeau.

Sous l'influence de la franchise du jeune homme, de la façon naturelle dont il prenait les choses, Marie-Rose parla :

— Moi je ne suis pas Eclairée, et nous n'avons pas de Lisa pour faire les choses pour nous, alors si je ne les fais pas, c'est maman qui aurait à les faire, ou ma sœur.

— C'est votre maman, cette ravissante dame à cheveux blancs que je rencontre quelquefois dans l'escalier ?

La conversation était engagée. Tout en parlant ils remontaient les escaliers... et le jeune homme avait allumé l'électricité... et Marie-Rose n'avait rien dit.

Et le lendemain, la jeune fille qui avait pris une belle leçon de simplicité descendit sa poubelle au grand jour de l'électricité; la tête haute et le sourire aux lèvres, sourire qui s'épanouit merveilleusement à la vue d'un béret vert qui descendait devant elle. *E. Demètre.*

Il ne l'avait pas trompé ! — L'acheteur. — Vous n'avez dit que ce cheval était absolument sans défaut. Et il est aveugle !

Le vendeur. — Avengle ! Eh ! bien, monsieur, est-ce un défaut, voyons ? Non, non, c'est une cruelle infirmité !

MONSIEUR LE SYNDIC SE REMARIE...

CESAR

Mademoiselle, avez-vous songé que vous pourriez être un jour Madame la syndique ?

ROSE, très troublée.

Je... Vous vous moquez de moi ?

CESAR

Je ne me moque pas de vous, Mademoiselle, et vous prie de m'excuser si j'en ai l'air. Je voudrais éviter à mon père une déception ou un refus. Vous lui plaisez beaucoup, je le sais. S'il ne craignait pas tant son fils et un peu le « qu'en dira-t-on ? » et s'il savait administrer ses affaires de cœur aussi bien que les affaires communales, il serait allé droit au but et vous aurait posé lui-même la question que j'ai l'honneur de vous poser aujourd'hui.

ROSE, très confuse.

Je n'ai jamais pensé...

CESAR

Ah ! Mademoiselle, j'ai beaucoup de sympathie pour vous, et d'estime aussi, mais, je vous en conjure, ne mentez pas ou, sinon, j'en aurais moins. Vous avez pensé à mon père, n'est-ce pas ?

ROSE

Oui, mais pas comme vous croyez...

CESAR

Je me rends bien compte que j'ai un culot infernal, que vous pourriez partir en claquant la porte et que mon père aurait le droit de m'administrer une bonne paire de claques, mais nous n'en viendrons pas à cette fâcheuse extrémité, car vous êtes bonne et indulgente, comme toutes les femmes (*sourire de Rose*). Donc, Mademoiselle, absolvez-moi et voyez en moi un fils, son fils, celui qui connaît très bien son père, et sait pertinemment qu'il n'osera pas, qu'il n'osera jamais. Je vais donc droit au but : Mademoiselle Rose, si mon père vous demandait d'être sa femme, répondriez-vous oui ? C'est comme dans le jeu, oui ou non. Si vous répondez autre chose, un gage.

ROSE, très simplement et un brin attendrie

Oui.

CESAR

Eh bien, voilà comme j'aime les gens. On peut, au moins, jouer avec vous. (*Très romantique*) Vous permettez, Madame ? (*Il lui baise la main.*) Je crois que voici mon père.

ROSE, se levant très troublée.

Alors, je pars, je pars vite.

CESAR

Là, j'en étais sûr... Au contraire, restez. Je vais lui dire : « Mon cher papa, ce que tu penses depuis trois mois, je viens de l'exprimer en une minute. Salue en moi le fils dévoué et le greffier au style concis qui sait aller droit au but. »

ROSE

Non, non, je pars. Ne dites rien, je vous en prie.

CESAR

Je vous comprends. Une cuisine n'est point un cadre digne. A la cure, vous avez mieux et pas de Jenny gêneuse et sans génie qui parle souper quand vous parlez soupis. Allez, belle Madame, et à bientôt. Votre très respectueusement dévoué César. *M. Matter-Estoppey.*

L'orateur. — Le pasteur à son jeune catéchumène :

— Que donnerais-tu en cadeau à ton pasteur ?

— Monsieur le pasteur, un gramophone.

— Tiens, quelle idée ! Et pourquoi un gramophone ?

— Parce que papa dit toujours que vous aimez bien vous entendre parler !

CAUSERIE DU DOCTEUR



ES docteurs sont des savants et, à ce titre, ils sont quelquefois bien amusants.

Vous connaissez l'histoire de ce médecin militaire myope qui avait toujours l'air d'un bouledogue et qui paraissait vouloir dévorer les malheureux trouphions qui venaient à la visite. Un jour, un lieutenant se présenta devant lui dans son cabinet.

Le docteur était en train d'écrire; sans lever la tête, il rugit :

— Déshabillez-vous.

— Mais... fit timidement le lieutenant.

— Qu'est-ce que vous dites ? Faites ce que j'ordonne et au trot. Allez, allez, enlevez-moi cette vareuse, cette chemise et tout le reste. Qu'est-ce qui m'a fichu une semence de tourte, une graine de navet et une fleur de poire comme cet outil-là ?

— Pourtant... fit encore le jeune officier.

La fureur du médecin ne connut plus de bornes. En deux tours de mains, il mit son visiteur nu comme un plat d'argent, nu comme le discours d'un académicien et il dit :

— Maintenant, respirez, tousssez... Mais vous n'avez rien. Je vais vous fourrer dedans jusqu'à